

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 44 (1911)
Heft: 1-2

Buchbesprechung: Théologie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 04.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BULLETIN

THÉOLOGIE

E. JACQUIER. — HISTOIRE DES LIVRES DU NOUVEAU TESTAMENT.
Tome IV : LES ÉCRITS JOHANNIQUES¹.

Dans une note qui accompagne le volume que nous annonçons, nous lisons ce qui suit : « Après avoir établi l'unité d'auteur pour le quatrième Evangile, les épîtres johanniques et l'Apocalypse, M. Jacquier étudie chacun de ces écrits en particulier. Il démontre par le témoignage de la tradition chrétienne et par l'étude interne du livre que le quatrième Evangile a pour auteur Jean l'apôtre, le fils de Zébédée. Il prouve ensuite que saint Jean a voulu promouvoir la foi en Jésus-Christ, Fils de Dieu et Messie, et qu'il a atteint son but en reproduisant en substance les discours du Seigneur et en racontant les faits les plus saillants de la vie de Jésus. La valeur historique des récits et des discours est mise en pleine lumière. »

Je ne sais si la note que je viens de reproduire est de l'éditeur ou de M. Jacquier lui-même, mais quel qu'en soit l'auteur elle résume fort exactement le but poursuivi par M. Jacquier. Son livre est somme toute une très remarquable défense du point de vue traditionnel, et si peu disposé que l'on soit à le suivre dans tous les méandres de son argumentation, on ne peut s'empêcher d'admirer son étonnante érudition, sa connaissance exacte des problèmes, la pondération de ses jugements, l'impartialité de son attitude critique. M. l'abbé Jacquier n'est pas un de ces histo-

¹ 1 vol. in-12 de 422 pages. Prix : 3 fr. 50. Librairie V. Lecoffre, J. Gabalda & C^{ie}, rue Bonaparte 90, Paris.

riens farouches qui affirment l'excellence de leur point de vue en assénant des coups sur la tête de leurs adversaires; c'est le savant, catholique sans doute, qui défend les positions acceptées par l'Eglise avec la dignité sereine qui convient aux débats de cette nature. Et cette constatation n'est pas une des moindres jouissances que procure la lecture de cet ouvrage.

Cela veut-il dire que l'on soit convaincu de la vérité de la tradition, et qu'il n'y ait plus qu'à rejeter les résultats de la critique pour revenir aux opinions d'autrefois? Nullement. Si habile que soit la démonstration de M. Jacquier, si bien étayées que paraissent ses déductions, les problèmes et les doutes soulevés par la critique sont loin d'être résolus ou écartés. Il me semble même qu'ils en sont plus agressifs. En fermant le volume, on ne peut s'empêcher de se dire que l'acceptation pure et simple du point de vue traditionnel exige trop de renoncements. Aussi ne faut-il point s'étonner que plusieurs de ceux qui avaient commencé par prendre sa défense en soient venus, tel M. Loisy, à le combattre. On nous dit qu'une même main a écrit le quatrième Evangile, les trois épîtres de Jean et l'Apocalypse et que cette main est celle de Jean, le fils de Zébédée. Mais contre l'unité d'auteur, on a relevé avec force, et M. Jacquier le fait aussi, les différences de style, les divergences dans les idées, les remaniements qui se dévoilent à l'observateur sagace et dont Wellhausen a signalé les plus importants¹. Comment en outre admettre qu'un disciple de Jésus ait parlé de son maître comme le fait l'auteur du quatrième Evangile? A côté d'éléments historiques incontestables, il en est d'autres où l'on sent l'influence de la gnose alexandrine et où l'on entend comme l'écho du travail accompli pour ramener l'enseignement de Jésus à certains principes philosophico-religieux qui flottaient dans l'ambiance où vivait l'auteur.

Et je ne parle pas de l'Apocalypse. Depuis le triomphe de la théorie dichotomique d'E. Vischer il est bien difficile encore de parler d'unité d'auteur et d'authenticité.

Mais la tradition, qu'en faites-vous? Encore qu'elle soit loin d'être unanime et de fournir des matériaux très solides, il est une autre manière de la satisfaire; l'opinion à laquelle Harnack et Bousset ont attaché l'autorité de leur nom me paraît, sous quelques réserves, suffisante à faire droit à ses exigences.

Mais je ne désire nullement écrire ici un chapitre d'histoire de

¹ Wellhausen, *Erweiterungen und Aenderungen im vierten Evangelium*. 1907.

la critique, ni refaire le récit de la manière dont les problèmes se sont posés devant ceux qui ont abordé l'étude des écrits johanniques. Je ne prétends pas même relever toutes les pages qui seraient à louer dans le livre de M. Jacquier, ni celles sur lesquelles on peut faire des réserves. Je me bornerai à quelques points importants ou qui me paraissent tels.

Ce qui frappe à la lecture de cet ouvrage, c'est le procédé de démonstration, la méthode mise en œuvre. Ainsi pour établir l'unité d'auteur de tous les écrits johanniques, M. Jacquier nous sert toutes les ressemblances dans la langue et dans les idées, puis les différences pour conclure (pages 9 et 21), sans que rien en somme ne justifie une affirmation aussi nette, que tous ces écrits sont du même auteur. L'écrivain ne paraît pas un instant se douter que pour ce qui concerne l'Evangile et les épîtres on peut parfaitement les attribuer à des auteurs différents sortis du même milieu ou se rattachant à la même école religieuse ou théologique. En outre j'estime que cette déduction générale devait être placée et discutée à la fin du volume, et non mise en vedette dans les premières pages à la façon d'un théorème dont le reste ne serait que la démonstration.

Le même procédé se retrouve ailleurs dans l'examen de la tradition relative au quatrième Evangile et à l'apôtre Jean. Il y aurait là plusieurs détails à relever.

L'auteur conclut du doute où l'on se trouve au sujet de tel ou tel témoignage, à l'origine johannique du quatrième Evangile. Et puis il y a des inconséquences. Ainsi page 94 on nous dit que Jérôme raconte que Jean mourut soixante-huit ans après la passion du Seigneur, mais à la page suivante, M. Jacquier récuse comme trop ancien le témoignage de Philippe de Side qui, s'appuyant sur Papias, affirme que Jean a été mis à mort par les juifs comme son frère Jacques : or Philippe de Side écrivait à peu près au même temps que Jérôme. Peut-on en outre faire fond sur la lettre de Polycrate au pape Victor où il est question de Jean, témoin et docteur, qui, étant prêtre, porta le bandeau sacerdotal (p. 93¹). Jean était-il vraiment prêtre ? Nous avons cru jusqu'ici qu'il était pêcheur de son métier. Et s'il faut interpréter ce passage allégoriquement que deviennent les témoignages anciens ? Les explications de M. Jacquier n'y changeront rien. On peut avoir été un grand chrétien, comme Polycrate ou Irénée, et avoir commis des

¹ Cf. p. 97.

erreurs dans l'énumération des témoignages du passé. Cela ne veut pas dire que ces témoignages soient tous entachés d'inexactitude, mais qu'il faut être fort prudent dans les déductions qu'on en tire, et cette prudence M. Jacquier ne l'a pas toujours eue.

Dans les pages 205 et suivantes, où l'auteur examine la valeur historique du quatrième Evangile et ses relations avec les synoptiques, il ne me paraît pas avoir suffisamment mis en lumière ce qui constitue le caractère particulier de cet écrit. Il signale bien les ressemblances et les divergences de fait, mais il ne montre pas assez qu'il y a dans le quatrième Evangile un esprit, une mentalité, une « atmosphère, » une méthode dont le lecteur non prévenu est très vite frappé, et qui le poussent à se demander s'il est vraiment en face d'une œuvre d'un disciple immédiat de Jésus.

Le procédé déjà signalé se retrouve dans les chapitres consacrés à l'examen des trois épîtres et de l'Apocalypse. Je ne m'y arrêterai pas. Je me bornerai à signaler l'indécision de l'auteur au moment où il discute l'authenticité du fameux passage des trois témoins (1 Jean 5 : 7). Il met en ligne les opinions des critiques, les indications fournies par les manuscrits et conclut... en citant un décret du Concile de Trente (p. 303). Il y a là une défaillance, mais il serait malséant de la reprocher à un critique catholique qui veut rester en bons termes avec son Eglise.

Ces remarques très générales et les remarques de détails qu'un lecteur attentif pourra faire en lisant l'ouvrage de M. Jacquier, ne m'empêchent point de le recommander à tous ceux qu'attirent les problèmes d'histoire et qui s'intéressent aux discussions de la critique.

Dr L. PERRIRAZ.

VICTOR MONOD. — LE PROBLÈME DE DIEU ET LA THÉOLOGIE
CHRÉTIENNE DEPUIS LA RÉFORME¹.

Il est étonnant de voir comment, sous la poussée des circonstances, les questions se simplifient et finissent toujours par se ramener à leurs éléments essentiels. La logique des choses et des faits tend vers l'unité, tout au moins vers un petit nombre d'idées

¹ *Le problème de Dieu et la théologie chrétienne depuis la Réforme. I. Etude historique*, par Victor Monod. In-8° de 170 pages. *Foyer solidariste*, à Saint-Blaise, près Neuchâtel. Prix : 3 fr. 50.

simples, largement compréhensives et facilement accessibles à chacun. C'est ce qu'on pourrait appeler la démocratisation de la théologie. Jadis réservée à quelques initiés, la théologie se présentait dans l'appareil formidable d'une divinité auguste et mystérieuse dont les lèvres sacrées retiennent les secrets de la vie et de la mort.

Mais avec l'avènement des masses populaires à la liberté politique, avec l'instruction à tous les degrés, avec le journal à bon marché répandu partout et traitant de tout, les questions théologiques sont sorties des Facultés et peu à peu sont descendues dans la rue. Et comme il était bien difficile aux intelligences incultes d'entrer dans toutes les distinctions, toutes les finesses des théologiens, elles ont élagué les frondaisons dogmatiques et scolastiques chères aux hommes du métier, pour s'attacher à deux ou trois problèmes centraux dont l'importance s'impose à l'attention de tout homme qui réfléchit. Et cet effort de simplification se fait voir dans deux directions opposées. Quand les masses populaires ont conservé la foi des ancêtres, c'est toujours une foi entière, absolue, portée aux solutions globales, ce qui explique que les masses populaires sont si souvent un obstacle au progrès théologique, et que le modernisme ne sera jamais qu'une conception de lettrés.

Mais quand ceux qui n'ont pas voulu accepter les solutions ecclésiastiques se sont mis à discuter les doctrines qu'on leur présentait, ils en ont vite ramené les différents termes aux éléments essentiels. C'est ainsi que de toutes les questions si controversées jadis, deux ou trois, les plus grandes, celles que l'humanité et la chrétienté se sont de tout temps posées, ont seules surnagé : Dieu est-il et qu'est-il ? La vie a-t-elle un sens, et le monde un but ? Et par surcroît, peut-on ou non attribuer à la vie et à l'œuvre de Jésus une valeur autre que celle que peut avoir la vie de tout homme ? Et sans s'alourdir l'esprit de toutes les subtilités et distinctions d'autrefois, dans une ignorance complète de l'histoire, si utile pourtant pour comprendre la nature et la position d'un problème, on s'est mis à discuter, on a affirmé sa manière de voir, proposé des solutions souvent enfantines ou ridicules.

Sans retourner aux procédés de jadis, il est beau que ces problèmes soient discutés simplement mais sérieusement par des hommes assez renseignés sur ce que nos devanciers ont pensé et voulu, et assez pénétrés des aspirations du temps présent, pour

dire à ceux qui cherchent comment ces problèmes se posent et dans quelle direction se trouvera la solution propre à satisfaire à la fois la conscience et la raison.

C'est là le but que s'est proposé M. Victor Monod, pasteur à Pontarlier. Dans les milieux ouvriers et militaires où il exerce son ministère, il a vu se dresser devant lui cette théologie athée ignorante et superstitieuse, et le problème de Dieu lui est apparu comme un objet digne d'étude. Pour l'heure il nous apporte une rapide esquisse de la manière dont ce problème s'est posé depuis la Réforme jusqu'à nos jours, chez les principaux représentants du monde théologique ou philosophique. C'est un travail de classification historique, fort bien fait, très clair et qui sans s'adresser spécialement au peuple est écrit pour tous ceux qu'attirent les questions graves.

Nous ne suivrons pas M. Monod dans les développements où il est entré, et qui ne pèchent pas par un excès de longueur. Un rapide coup d'œil sur les matières traitées et sur leur disposition suffira à nous montrer l'excellence du volume que nous annonçons.

Après une courte introduction destinée à marquer le but de son effort, l'auteur aborde dans une première partie la solution calviniste en ses formes essentielles. Il fait voir, avec beaucoup de clarté, que la théologie protestante dans ce qu'elle a de *sui generis*, a été une réaction contre l'intellectualisme et l'aristocratie de la scolastique du moyen âge, qu'elle a voulu rendre Dieu sensible au cœur et accessible aux simples et qu'en construisant la doctrine de la prédestination, elle n'a pas eu d'autre but que d'assurer au croyant les grâces du Dieu de l'Evangile retrouvé. C'est pour la pensée chrétienne la période du Dieu-Souverain.

Mais bientôt la foi perd de sa vigueur première et des doutes surgissent sur la valeur de la solution calvinienne du problème de Dieu. Avec Amyraut, avec Courcelles, le dogme de la souveraineté divine s'effrite. C'est que les idées se transforment et que l'horizon intellectuel s'élargit. La théorie de Copernic et les progrès des sciences, le système cartésien et les réflexions de Pascal montrent l'homme grand, capable de penser, de vouloir, d'agir, inspirant le respect, ayant conscience de sa valeur. Les principes philosophiques et juridiques dessinent une évolution remarquable sous la direction de Locke, de Montesquieu et de Rousseau ; le rationalisme naît et cite Dieu à sa barre, comme la Convention citera

Louis XVI à son tribunal. C'est la période où Dieu devient personne morale, et doit respecter les lois qui régissent les astres et qui gouvernent la conscience. Le kantisme est à la porte. — Les pages où M. Monod décrit cette transformation des idées, des doctrines et des points de vue sont parmi les plus originales et les plus intéressantes de son livre. Nous nous permettrons de lui demander, pour une réédition, de les compléter. Le mouvement qui porta les penseurs à affirmer la valeur de l'individu en face de l'univers et de Dieu lui-même fut plus vaste que celui que laisse supposer le tableau brossé, très habilement, par M. Monod. Il éclata presque partout à la fois, en Angleterre, en France, en Allemagne et emporta toutes les résistances.

Mais M. Monod connaît tout cela et je passe. La révolution kantienne fut profonde et durable. Elle poussa la pensée chrétienne vers la recherche d'une formule plus propre que celle du seizième siècle à satisfaire les droits de l'homme et les droits de Dieu. Beaucoup s'y essayèrent avec plus ou moins de pénétration et de bonheur.

M. Monod s'arrête à deux d'entre eux, Schleiermacher et Ch. Secrétan, qui représentent à ses yeux les deux doctrines opposées pouvant se réclamer de Kant. Avec Schleiermacher on a le déterminisme tel qu'il se conçoit dans les limites de la loi morale. Avec Ch. Secrétan, c'est la liberté, ressort de la loi morale, élevée à l'absolu et devenant la raison d'être de Dieu et de l'homme.

Après ces deux chapitres, fort intéressants tous les deux, et renfermant tout l'essentiel, la conclusion, qui résume en quelques paragraphes l'impression laissée par la lecture de l'ouvrage. Croire en Dieu c'est croire que la vie a un sens et que le monde a un but. Mais à mesure que l'homme grandit, que l'humanité avance, que la science découvre les secrets du monde, les antinomies éclatent et les contradictions se font plus formidables. Comment tout concilier dans la pensée de celui qui ne veut abdiquer ni les droits de sa conscience, ni ceux de sa raison? Comment concilier le sentiment d'absolue dépendance que nous éprouvons parfois, avec le sentiment de liberté qui est notre gloire et notre raison de vivre? Qui dit vrai? Calvin ou Kant, Schleiermacher ou Secrétan? Le problème est là, angoissant, terrible, qui semble nous dire comme un personnage de Corneille :

Devine si tu peux et choisis si tu l'oses.

C'est à répondre à cette question que M. Monod consacrera son prochain ouvrage. Le plaisir et le profit que j'ai eu à lire celui-ci, me font vivement désirer de voir bientôt paraître le second.

Dr L. PERRIRAZ.

UNE ASSISE A LA RELIGION

Nous présentons aux lecteurs de la *Revue* la thèse que M. Maurice Neeser, pasteur à la Brévine, défendit avec succès, il y a quelques mois, devant la Faculté de Neuchâtel dans le but d'en obtenir le grade de docteur¹.

Quelqu'un me disait de cette défense : « C'est le plus beau régal intellectuel auquel j'aie assisté. »

M. Neeser cherche à élucider deux problèmes capitaux : Existe-t-il une assise à la religion ? Si oui, où se trouve-t-elle ? Le prolongement des idées kantiennes lui fournit la réponse désirée.

Le sujet abordé n'intéresse pas seulement les philosophes. En ces matières, chacun a ses heures de philosophie. L'homme de peine, comme le professeur et l'étudiant, discute sur le même thème. « Pourquoi est-ce que je vis ? » se dit le scribe mélancolique en copiant les noms des nouveau-nés et celui des morts. La pensée de la divinité se présente à lui. « Mais Dieu, dit l'un, ça ne se prouve pas. » Tandis que son voisin de déclarer : « Oui bien, que ça se prouve. » Ainsi chacun, avec plus ou moins de logique et de chaleur, cherche une assise à la religion. Et la solution de l'un ne satisfait pas l'autre, si tant est que le premier en ait découvert une qui le satisfasse lui-même.

Le pasteur, plus ou moins convaincu de la solidité des arguments classiques, a donné fidèlement sa leçon, toujours la même, sur les attributs de la divinité ; mais le petit catéchisme, — n'importe son auteur, — n'a pas conquis la confiance de la jeunesse, sceptique au fond d'elle-même à ces raisonnements. Et dans l'âge adulte et même dans l'âge mûr l'homme cherche encore, soit pour lui-même, soit pour amener autrui au résultat qu'il a obtenu par de tout autres voies que celles du catéchisme traditionnel.

Le livre de M. Neeser, entendons-nous bien, n'est pas un caté-

¹ *La religion hors des limites de la raison*, par Maurice Neeser, doct. théol. Saint-Blaise, *Foyer solidariste*, 1911. In-8° de 322 pages.

chisme, pas davantage une philosophie de la religion au sens le plus général du terme, ni une histoire de la pensée religieuse. En attendre un exposé ou une analyse de l'idée et du sentiment religieux serait une erreur. L'auteur cherche une assise à la religion. Pas autre chose. L'objet est suffisant. Mais où trouvera-t-il ce qu'il cherche ?

Avant de s'adresser à celui qui le mettra sur la voie d'une solution satisfaisante et qui, bien compris, la lui fournira, le penseur neuchâtelois dirige ses recherches du côté de l'histoire et des sciences psychologiques. Le résultat de ses recherches approfondies ne se fait pas attendre. En matière d'histoire, M. Neeser conclut avec l'abbé Loisy : « L'histoire ne saisit que des phénomènes, avec leur succession et leur enchaînement. » Ce que le savant perçoit n'est qu'un infini d'apparences, une manifestation de forces ; mais la grande force cachée derrière tous les phénomènes ne se laisse pas toucher directement par l'expérience. L'histoire, scientifiquement considérée, ne prouve pas la réalité du divin et ne suffit pas à asseoir la religion.

En matière de psychologie, voici : « La question de la vérité absolue de la religion, de sa réalité objective, la psychologie l'estime en dehors de son ressort. Or, la certitude du monde invisible et d'une vérité transcendante, c'est le fond même de toute expérience religieuse, c'est l'indice de valeur, le coefficient de réalité absolue qui l'accompagne nécessairement. C'est cette donnée immédiate et essentielle de la conscience religieuse que la psychologie descriptive ne songe pas à relever, parce qu'elle en est incapable. Et c'est aussi la raison qui la rend impropre à établir jamais l'assise que nous cherchons à la religion. »

Dans cette pénible occurrence, où donc s'adresser ? A la raison humaine prise dans son ensemble. — Si la vérité religieuse existe elle doit lui réserver un domaine quelconque.

Et pour faire l'étude géographique du domaine complexe de la raison, qui suivre ? Celui qui l'entreprend lui-même avec une hardiesse sans égale, et qui délimita scrupuleusement les frontières respectives des divers domaines de l'entendement humain, celui qui fut à juste titre appelé le « roi des penseurs », Kant.

M. Neeser éprouve certainement un penchant spécial pour le raisonnement de Kant. Cependant l'élection d'un tel guide n'est pas de sa part choix arbitraire ou affaire de préférence. Il lui est imposé par la nature de son travail. A notre époque encore, pour

étudier avec fruit le problème qui nous occupe, c'est à l'auteur de la théorie critique de la connaissance qu'il faut revenir. Chacun sait que, sur les bases de la raison, Kant a édifié un temple philosophique dont les deux colonnes maitresses sont la Science et la Morale. Discipline inébranlable dont la vérité générale et nécessaire est aisément contrôlable.

Mais la religion ?

La religion qui, jusqu'à Kant, avait occupé la place prépondérante dans la demeure commune et y avait exercé dans tous les domaines l'oppression que l'on sait, fut chassée à son tour comme le furent les vendeurs. Kant prouvait qu'elle n'y a point de place, parce qu'elle ne se prouve point. Alors ? Exclue des cadres de la raison raisonnante, était-elle exclue des cadres plus généraux de la vie, de toute la vie ? Le grand philosophe parut le craindre et, revenant sur ses pas, commit ce que M. Neeser appelle une inconséquence en écrivant un livre sur « la religion dans les limites de la raison ». Plus conséquent avec lui-même, il l'eût crânement déclarée irrationnelle et assignée en dehors des limites de la simple raison dans le domaine de la vie vécue et agissante, dans cette action pratique dont il reconnaissait très nettement l'existence à côté de la pensée théorique.

Privée de son revêtement rationnel, l'idée religieuse subsiste, incontestable, indéniable. Mais comment s'imposerait-elle à la raison ? Elle ne s'impose qu'à travers l'expérience personnelle. N'en parlons pas comme nous parlons du devoir. Celui-ci s'impose par lui-même. Frommel a tort lorsqu'il dit : « Ni le devoir, ni Dieu ne se prouvent. » Le devoir se prouve, Dieu ne se prouve pas. La différenciation de leurs objets, ainsi que l'expérience, conduisent à reconnaître que l'assise de l'un est dans le domaine de la raison, que l'assise de l'autre est dans l'au-delà, dans l'inexprimable. Jésus l'avait dit avant Kant. Jamais il n'a cherché à s'imposer à la raison. L'auteur du quatrième évangile ne s'y est pas trompé.

Ce qui constitue la nouveauté et la précieuse originalité du travail du disciple de Kant, c'est d'avoir, le premier, je crois, dégagé ses conclusions de l'étude attentive des critiques kantienne. Dans sa belle et limpide introduction, l'auteur s'exprime en ces mots :

« Celui (Kant) que la loi morale au dedans de lui remplissait d'une admiration toujours croissante, au même titre que le sys-

tème des mondes au dehors, n'a visé à rien autre qu'à donner à l'humanité la pleine conscience de sa liberté. Autour du maître dont l'invisible geste les dirige, les manœuvriers s'appliquent et parachèvent dans l'immense champ de l'inachevé. Une place, la plus modeste, sur le chantier où le travail paraît actuellement un peu abandonné, c'est l'ambition de la présente étude. Elle a, d'ailleurs, moins le désir d'éclairer autrui que de donner l'expression verbale la plus arrêtée possible à cette vision de la vérité que nous a valu la lecture attentive des *Critiques*. Puisse-t-elle engager à les lire. »

M. Neeser n'émet pas la prétention d'éclairer autrui. Prétention bien modeste pourtant en ces matières, et qui sera satisfaite sans qu'il ose l'émettre. L'interprète du grand philosophe non seulement éclaire le système kantien dans son ensemble, mais fait passer devant les yeux de son lecteur la grande vision qui l'a ravi lui-même : l'assise de la religion dans le domaine de l'indémontrable. Si ce n'est pas là le kantisme de la lettre, c'est, paraît-il, le kantisme de l'esprit. « Nos conclusions, dit-il encore dans son introduction, sur plus d'un point paraîtront et seront le contraire des conclusions de la lettre kantienne. Si apparent que soit l'écart, nous croyons déduire les conséquences mêmes de ses prémisses. » C'est en déduisant les dites conséquences que l'interprète du philosophe allemand nous conduit hors de l'île de la raison si sévèrement délimitée par le rationalisme du maître. Il éclaire, — et peut-être l'ensemble de l'œuvre lui eût-il permis d'éclairer davantage encore, — les horizons de cet Océan de l'inconnaissable entrevus dans le livre sur la *Religion*. L'œuvre kantienne ainsi interprétée nous met en contact direct avec la vie complète. Nous nous trouvons faire route avec la religion comme avec un postulat de la raison pratique, de la morale, du *tu dois*, dont la réalisation réclame un indispensable secours. Bien plus, la religion vient pour ainsi dire au devant de l'homme qui cherche. Elle l'invite, le fascine et l'enveloppe. Or, si c'est bien ainsi que procède l'objet central de la religion, — procédé qui lui donne une majesté plus imposante encore que celle de la morale, — la religion prouve elle-même que son assise se trouve dans un autre monde, qui échappe aux sens, à la science, à la raison, et partant qui ne se laisse pas enfermer dans des dogmes que l'on impose arbitrairement à l'esprit de chacun. Dans le domaine religieux, l'homme est libre à l'égard des hommes, sans pour cela

être libre à l'égard de sa dignité personnelle, à l'égard du devoir de réaliser en soi la vie.

Voilà jusqu'où nous conduit sinon la lettre du moins l'esprit de la lettre kantienne. Du génie investigateur et de la magnifique conscience morale du philosophe de Königsberg jaillissent des pensées qui dépassent les cadres que lui a prescrits son rationalisme philosophique. Et de même que l'élève recueille avec vénération le métal précieux qui déborde du moule où se coule le chef-d'œuvre pour le rejeter dans la fournaise où se prépare un nouveau labour, M. Neeser a recueilli avec vénération le trop plein de la coupe trop riche pour l'œuvre d'un seul.

Si l'élève, dans sa modestie, prétend ne donner que l'expression verbale la plus arrêtée possible d'une vision, — ce qui est déjà beaucoup, — son travail serré, sérieux, loyal fera davantage. Le minimum d'action qu'il obtiendra sans doute sera de nous rendre plus sincères en matière religieuse et de nous interdire, dans nos enseignements et nos discussions, de partir de l'à priori traditionnel. Nos connaissances et nos expériences nous enseignent que cet à priori n'a jamais convaincu et qu'il convaincra toujours moins. Les appels du Christ et ceux de ses disciples authentiques resteront toujours les meilleurs : « Suis-moi » ou « Viens et vois ».

ETIENNE SECRETAN.